4e ANNÉE, N° 204. — VENDREDI, 14 DÉCEMBRE 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal *A Galata*.

Dans les Villes du Levant, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve *Cassien et Cie*.

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 5, St Ann's Court, general Post Office.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... un an, 8 *scolonat*
" 6 mois, 4 "
Provinces et Etranger un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres de G.-S.

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et de 16.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE
ECHO DE L'ORIENT.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 14 Décembre.

S. M. I. le Sultan se rend de temps à autre à la Porte, et il choisit d'ordinaire, pour cette visite, l'époque du renouvellement de l'année. C'est une occasion pour le Sultan de stimuler le zèle des fonctionnaires. Placée dans ses appartemens qui donnent sur la grande salle du conseil, S. M. I. assiste à la séance, et indique souvent pour les affaires courantes la solution qui lui paraît convenable. Enfin ces visites sont une occasion pour le souverain de se mettre en communication avec ses ministres, de se faire rendre un compte sommaire des affaires, et de faire connaître sa pensée à son cabinet.

Lundi dernier, S. M. I., accompagnée de sa suite ordinaire, s'est rendue à la Porte, où Elle a été reçue avec les honneurs accoutumés. Elle a assisté, de ses appartemens, à la séance du conseil de ce jour. Jamais le Sultan n'avait pris un plus vif intérêt aux affaires qui ont été soumises au conseil, et jamais S. M. n'avait recommandé, en termes aussi formels, à ses ministres et hauts fonctionnaires, de mettre tout le zèle possible dans l'accomplissement de leurs devoirs; et à ce propos, Elle est entrée dans les détails d'un grand nombre d'administrations, et a demandé surtout qu'on mît la plus grande célérité dans l'examen et la solution de toutes les questions qui ont trait au bien-être et aux progrès de toutes les parties de l'empire. En voyant combien est grande la sollicitude de la puissance souveraine pour l'avancement du pays, les conseillers du trône et les chefs des divers services de l'Etat ne pourront que redoubler d'ardeur, afin que les desseins du chef de la nation s'accomplissent selon ses vues paternelles.

Le gouvernement français vient de publier le tableau du commerce de la France avec les États étrangers pour l'année 1848.

Nous voyons dans ce tableau, en ce qui concerne les relations commerciales de ce pays avec la Turquie un fait très important.

En 1838, le commerce de la France avec la Turquie, non compris les provinces danubiennes et de Barbarie, fut de 50 millions de francs.

En 1847, il a été de 153 millions; c'est-à-dire qu'il a plus que triplé.

Si l'on considère que dans la même période de temps, le commerce de l'Angleterre et de l'Allemagne avec l'empire ottoman, a suivi au moins une semblable progression, il faudra bien conclure que la richesse de la Turquie s'est considérablement accrue dans ces dix années. Il n'y a que deux manières de payer ce que l'on achète: en espèces ou par l'échange des produits. La Turquie achetant davantage, et donc plus riche qu'elle n'était. D'où vient cet heureux résultat? Des mesures qui, depuis l'avènement au trône du Sultan, ont été successivement prises pour un plus grand développement de tous les intérêts, et surtout pour l'extirpation des vieux abus qui paralysaient l'essor de la richesse nationale.

Nous voyons encore dans ce tableau, que le commerce de la France avec la Turquie est plus étendu que celui qu'elle fait avec chacune des grandes puissances, l'Angleterre exceptée.

On nous écrit de Bucharest, à la date du 2 décembre:

« Le comité de révision du statut organique, dit-on, élaboré son travail dans la partie sans contredit la plus essentielle, et qui en fait en quelque sorte le fond: les droits et les devoirs réciproques des propriétaires et des paysans. D'après ce qui nous est revenu, le comité de révision est d'avis qu'il n'y a pas lieu à modifier la législation locale en vigueur à ce sujet. Du reste, la prospectition et l'examen du rapport ne pourront avoir lieu qu'après la rentrée des deux commissaires impériaux. Il faut donc attendre jusque-là pour être fixé définitivement sur les diverses parties du statut organique.

En disant que la Turquie est un pays éminemment agricole, et susceptible, sous ce rapport, de produire de grandes richesses, nous ne ferons que répéter ce que nous avons dit cent fois, et ce que tout le monde sait aussi bien que nous. Cela ne doit pas nous empêcher d'accueillir avec faveur les travaux qui ont pour but de mettre cette grande vérité plus en évidence, si c'est possible.

Un jeune moldave, M. Jonesco, qui a étudié pendant plusieurs années en France, à l'école de Roville, sous la direction du savant Dombasle, la science agricole et qui a fortifié ses études par l'expérience et par de nombreux voyages dans les différentes parties de l'Europe où l'on s'occupe le plus et le mieux d'agriculture, se propose de faire une série d'articles sur les principales productions de la Turquie, et les moyens qu'il y aurait à employer pour leur donner tous les développemens désirables. En cela, M. Jonesco fait une œuvre utile, et nous nous associons bien volontiers à la pensée qui le guide, persuadés que nous sommes que le gouvernement impérial, qui protége les hommes instruits et laborieux, lui tiendra compte de ses efforts, qui n'ont d'autre but que d'appeler l'attention de la S. Porte sur les encouragemens et les améliorations que réclame l'agriculture du pays pour quadrupler ses produits et enrichir le trésor public. On peut être sûr que la pensée de M. Jonesco sera comprise par le ministre qui a dans ses attributions l'importante direction de l'agriculture.

Aujourd'hui nous publions un travail sur l'industrie sericicole de Brousse; et comme M. Jonesco n'est pas français, on voudra bien faire plus d'attention à ses connaissances spéciales qu'à la manière dont elles sont exprimées. C'est une œuvre agricole, et non de style. L'essentiel, c'est que la pensée de l'auteur soit claire et instructive, et nous pensons qu'elle réunit ces deux conditions.

EXCURSION AGRICOLE A BROUSSE.

I.

Parmi les centres de production de soie dans l'Empire Otomin, Brousse, la Syrie, Salonique, Andrinople, Chypre, Smyrne, la vallée d'Amassia, occupent le premier rang.

Des relations amicales avec quelques personnes de Brousse m'ont conduit à visiter cette ville remarquable par son ancienne splendeur, par la variété de sa culture et par son mouvement commercial. Je désirais pouvoir être utile, m'y déterminer à publier les observations que j'ai été à même de faire dans mon excursion.

Observer les différents systèmes de culture, étoler les faits, les comparer, en faire ressortir ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans la routine, ce sont autant de moyens d'amélioration en agriculture. C'est à des excursions agricoles que l'on doit une grande partie des progrès de l'agriculture dans l'Europe occidentale. L'Angleterre, ce pays où la culture a atteint le plus haut point de perfectionnement, que ne doit-elle pas aux excursions d'Arthur Jung et à celles de tant d'autres voyageurs? La France pour obtenir tout le profit qu'on est en droit de retirer de ce moyen d'amélioration, a établi des inspecteurs agricoles qui recueillent les faits et, par une comparaison judicieuse, font ressortir ce qu'il y a d'erroné dans les méthodes employées, et en proposent d'autres qui puissent être profitables. C'est dans ce sens que je présenterai les notes que j'ai prises dans mon court voyage à Brousse, et pour n'aborder, en débutant, que ce qui est véritablement utile, je m'occuperai particulièrement de ce qui constitue la partie spéciale de Brousse, de ce qui ranime son commerce, c'est-à-dire, de l'industrie sericicole, de la culture du mûrier, de l'éducation des vers-à-soie, de la récolte, de la vente et de la filature des cocons. Embrasser ces différentes phases de productions dans ce qu'elles ont de plus défectueux, c'est rendre un véritable service aux étrangers qui désirent connaître cette industrie dans l'Empire, et en même temps aux indigènes qui sont sollicités par leur intérêt à tirer le plus grand bénéfice de leur travail, de leurs capitaux et de leurs produits.

MURIER.

A trois heures de distance, avant d'arriver à Brousse, on commence à voir la culture du mûrier. Du pied de la montagne parallèle à celle sur laquelle se trouve Brousse, on aperçoit dans la vallée, depuis Demirdèche village où la culture du mûrier est en qu'il y a de mieux dans le pays, une quantité si considérable de mûriers, qu'on ne peut s'empêcher de considérer ce pays comme un centre de l'industrie sericicole et comme un point qui est appelé à jouer un grand rôle dans la production de la soie. La proximité de Constantinople, la ligne de bateaux à vapeur qui relie ces deux centres commerciaux, l'industrie des habitans de cette contrée, sont autant de raisons qui doivent déterminer le gouvernement et les particuliers, à imprimer une impulsion vers des améliorations indispensables aux producteurs et profitables à l'Etat.

Lambrisé ou isolé dans toute nature de terrain: dans les champs, ce sont les mûriers qui occupent le sol des labourages et des pâturages; dans la ville, ce sont les mûriers qui forment le verger de presque toutes les maisons.

La culture du mûrier est tellement répandue dans le pays, que la division du travail se trouve appliquée à cette industrie dès son origine. Ainsi pour avoir des baguettes, lorsqu'on veut planter un terrain, on n'a qu'à aller au marché où à certains jours de la semaine et dans la saison des plantations, on trouve des centaines de personnes qui vendent des baguettes à 4 paras (pas même 5 cent.) la pièce. On ne trouve des baguettes que pendant les mois de mars, d'avril et de mai. De là il ressort que les habitans de ce pays ne plantent pas leurs mûriers.

Les espèces de mûriers qu'on y cultive sont le mûrier rose et le mûrier blanc.

La greffe a commencé à s'introduire. On apporte quelquefois au marché des baguettes greffées. Les mûriers greffés sont magnifiques.

La production des baguettes surveillée et secondée serait le moyen le plus efficace à l'aide duquel on introduirait les meilleures espèces connues, en procurant des greffes pour les sauvageons du pays aux personnes qui en font leur spécialité. C'est une affaire qui ne coûterait que le temps de faire une commande aux pépiniéristes étrangers, à ceux de Paris, Bois de Senart, Poitiers, par exemple. Le gouvernement aurait la satisfaction de faire un don, un *bakchich* en greffes aux cultivateurs de Brousse. C'est un don qui ne vaut pas la peine d'en déterminer le montant, tant serait insignifiante la dépense. Quant aux résultats, il me semble qu'il n'est pas nécessaire de les démontrer; car chacun est en état de les saisir et de les désirer.

On plante les baguettes en conservant leur longueur naturelle; j'en ai vu quelques unes qu'on avait coupées, mais sans aucune méthode.

Dans la plantation il n'y a aucune règle, on met des baguettes à toute distance, depuis un pied jusqu'à 12, excepté à Démirdèche où les mûriers sont plantés en lignes droites et parallèles, espacées de 8 à 12 pas; les uns des autres; partout ailleurs on ne plante sans aucun ordre, on laisse à peine la distance pour passer entre les plants. Le but des plantations de mûrier est évidemment de se procurer des feuilles. Les feuilles sont supportées par les branches et les rameaux; par conséquent, pour en obtenir, il est indispensable qu'un arbre ait de l'espace pour étendre les branches et les feuilles. A Démirdèche la routine et la pratique s'accordent avec la théorie qui donne à un arbre l'espace nécessaire pour étendre ses branches et pour en ramasser le nombre suffisant; malheureusement dans la vallée de Brousse, il paraît qu'on raisonne autrement. Pour mettre les producteurs dans la bonne voie, dans la voie du progrès et du bénéfice, il n'y aurait qu'à les encourager à espacer les plants à la manière de Démirdèche, en récompensant ceux qui se distingueront dans cette amélioration.

Les producteurs des feuilles cultivent, engraissent et arrosent leurs mûriers. C'est ici une preuve de leur bon sens. Ils savent que pour obtenir des bénéfices, il faut soigner minutieusement les produits. Leur terre est admirablement bien travaillée et entre leurs mûriers on ne voit point de mauvaises herbes. Les pieds des arbres sont bêchés profondément, et à Démirdèche, j'en ai vu même qui étaient recouverts de fumier. On donne deux façons par année à toute l'étendue de terre plantée de mûriers. Les mûriers reçoivent une bêche à deux longues dents. Dans l'exécution de cette opération, il y a lieu de porter une amélioration très importante pour éviter ou bien pour étouffer la repousse des mauvaises herbes: c'est de renverser mieux qu'on ne le fait la terre sur le pied de l'arbre avec la bêche. La seconde façon se donne avec une houe à lame large, dans le but d'exterminer les mauvaises herbes plutôt que de remuer et d'ameublir la terre.

On arrose continuellement les mûriers depuis leur plantation. La où on ne peut pas avoir de l'eau, on ne plante pas. La plaine de Brousse est marécageuse à un tel point, que j'ai vu des planches de mûriers rabougris ayant leurs tiges couvertes de moisissure, et cependant les mûriers sont arrosés même dans les saisons les plus pluvieuses. Je crois que ce dommage, qui ne brûle aucune feuille, pourrait obtenir une feuille plus succulente qu'auparavant, et prolonger la vie des arbres au-delà du terme de vingt ans, terme qu'on assigne aujourd'hui à ces mûriers. Au bout de 20 ans, après la plantation on coupe les branches, et l'arbre n'a plus de feuilles. Les nouvelles branches sont coupées pour donner la feuille à manger aux vers à soie. Pour cette opération, résultat dernier de la culture du mûrier, les producteurs de feuilles mettent en œuvre les moyens les plus expéditifs. Ainsi pour récolter les feuilles, on coupe dans les ans toutes les branches et tous les rameaux de l'arbre, de sorte que les plus vieux comme les plus jeunes n'ont point de tête, point de couronne, et après la récolte, il ne reste du mûrier que son tronc. Sur ce tronc, de nouvelles branches poussent dans l'intervalle qui sépare la récolte de la production, et sont à leur tour coupées l'année suivante, et ainsi de suite.

C'est avec une profonde douleur qu'on voit ces hautes tiges être si maltraitées. On leur demande des feuilles et on ne leur permet pas de conserver les supports des feuilles. Ces pauvres êtres ne possèdent de leur organisation végétale que leur racine et leur tronc. La direction de l'arbre est nulle et par conséquent il n'y a ni branches, ni rameaux à ménager, à tailler, à ébourgeonner dans l'intérêt d'une production abondante de feuilles, comme cela a lieu en France. Entre l'opération de la formation d'une tête de mûrier à haute tige et entre la croissance naturelle de l'arbre, il n'y a pas à hésiter. Je préfère de beaucoup la dernière méthode à la première. Les propriétaires de Brousse taillent leurs mûriers; mais pour exécuter cette opération si délicate et si féconde en pratique, ils évitent tous les soins, en coupant toutes les branches et les rameaux; je ne sais ce qui fait que, dans la culture du mûrier, il n'y a aucun assolement, aucune coupe régulière, aucune taille. Je demande pardon: la coupe existe, car on coupe tous les ans la tête des mûriers! On agit, en un mot, avec le mûrier, dans le but d'obtenir des feuilles, de la même manière qu'on agit en Allemagne, en France, etc., avec les saules dans le but de faire des fagots. La physiologie végétale est arrivée aujourd'hui à un tel point de perfection qu'il est en notre pouvoir de diriger la sève d'un arbre soit au profit du bois, soit au profit des feuilles, soit au profit des fruits. Nous ne demandons au mûrier que des feuilles, par conséquent nous devons conserver les branches et les rameaux, et les tailler d'après la méthode des pays où cette culture est perfectionnée. Le mûrier doit avoir une tête qui soutienne les branches et les rameaux sur lesquels croissent les feuilles, comme il a une racine garnie de radicules, qui pompe la nourriture dans le sein de la terre, et une tige qui établit la communication entre les feuilles et les radicules. Pour obtenir des feuilles, n'attaquez donc ni les branches, ni les rameaux. Car ces organes forment la tête de l'arbre sur laquelle vous venez récolter vos feuilles. Les branches ne sont point inutiles, au contraire: c'est sur elles que les cultivateurs comptent pour obtenir une abondante récolte de feuilles; elles servent à former sur la tige principale plusieurs tiges secondaires, superposées à la tige mère. De cette façon, on obtient en Europe beaucoup plus qu'on n'obtient à Brousse; car sur un mûrier dont la couronne est bien formée, on a autant de branches qui donnent un produit bien plus considérable qu'un mûrier sans tête, de Brousse.

On ne saurait donc trop recommander aux cultivateurs de Brousse de laisser aux mûriers leurs têtes, de ne plus les couper, de couronner les troncs de leurs hautes tiges de branches et de rameaux pour se ménager une tête bien formée, de diriger la sève par une taille rationnelle vers la production des feuilles, et c'est de cette manière qu'ils parviendront à décupler au moins le produit de leurs mûriers. En coupant les branches des mûriers, ils coupent précisément ce qu'ils devraient soigner le plus dans le but d'avoir une abondante récolte de feuilles. La taille du mûrier, voilà ce qu'ils doivent connaître et pratiquer. Lorsqu'on aura gâté la sorte je suis persuadé qu'ils regretteront les immenses richesses qu'ils ont gaspillées, d'autant plus que la taille n'est pas une opération difficile, dispendieuse.

EDUCATION DES VERS-A-SOIE.

L'espèce de vers-à-soie qu'on élève dans le pays est une espèce à quatre mues. Les femmes font éclore les œufs en les portant sur leur sein pendant toute la durée de l'incubation. Les vers-à-soie éclos passent toute la durée de leur vie à l'état de chenille sur les planches des maisons. On ne donne aux chenilles que trois repas par jour. On leur jette à manger les branches et les rameaux garnis de feuilles. On ne délite jamais, et chose remarquable, malgré ce peu de précaution, le fumier sur lequel croupissent les animaux pendant quatre-vingt jours ne répand aucune odeur infecte, et les vers-à-soie ne sont exposés à aucune maladie. On ne pratique pas aussi, d'étendre l'entrée dans les chambres où se tiennent les vers-à-soie, et si quelqu'un obtient la faveur spéciale de les visiter, on brûle de l'encens aussitôt après la sortie.

Tout le monde s'occupe à Brousse de l'éducation des vers-à-soie, on sait tout ce que je viens de tracer sommairement, et qui est aussi simple que dispendieuse. Cette industrie fort générale et fort répandue demande de grandes et nombreuses améliorations; mais pour cela il faut beaucoup de temps et de patience.

On peut fournir aux éducateurs de vers de meilleures espèces, de Sina, par exemple. Il faudrait leur indiquer le moyen d'élever dans une même chambre une quantité dix fois plus considérable de vers en se servant des claies. Il faudrait leur enseigner à déliter et à développer les vers, et qu'en leur donnant six repas par jour au lieu de trois, on peut les obliger à manger le double de ce qu'ils mangent aujourd'hui; ils dormiront alors plus vite, ils changeront plus vite de peau et ils passeront une période de travail plus rapidement. C'est de cette façon qu'on arrive à les faire mouter pour filer leurs cocons au bout de 45 jours au lieu de 90. L'avantage de cette éducation basée sur la chaleur et la fréquence des repas, c'est d'économiser le temps, de pouvoir faire deux éducations au lieu d'une et de doubler le produit. On peut aussi tripler le produit; car l'éducation peut se faire même en trente jours, grâce aux études des magnaniers français et surtout de M. Camile Beauvais qui a trouvé le secret de diriger la vie de ces insectes au gré de l'homme et de l'intérêt de l'éleveur.

DES COCONS.

Lorsque le moment de la montée est arrivé, on plante dans la litière des branches de chêne couvertes de leurs feuilles, comme si l'on remait des pois, et on s'en trouve parfaitement bien.

Les vers-à-soie montent, filent leurs cocons et au bout de 10 à 12 jours ils sortent de ce tombeau métamorphosés en papillons, ce dernier terme de leur existence dans lequel ils se reproduisent. Pour filer les cocons il faut empêcher la sortie de papillon, c'est ce qu'on fait en étouffant les chrysalides. Cette opération, s'exécutait à Brousse par la main de l'homme mais depuis l'établissement des filatures, les producteurs vendent leurs cocons frais qu'on appelle étoffe à la vapeur.

Etouffés, les cocons se vendent à l'oque ou au poids frais. Ils se vendent au kilé où à la mesure. Un kilé de cocons de Démirdèche vaut environ deux oques.

Tous les cocons que j'ai vus étaient blancs, petits, durs aux extrémités, et le grain très serré.

Le prix des cocons varie de 4 à 16 piastres; ceux de Démirdèche étant plus beaux se vendent ordinairement à un prix plus élevé. De 4 kilés de ces cocons, on m'a assuré qu'on tirait une oque de soie.

On ne sait pas le rendement en cocons d'une certaine quantité de feuilles données. Il serait utile de faire cette expérience pour la comparer avec le rendement des cocons en Europe, où pour une once de graine, il faut depuis 600 jusqu'à 1000 kilogrammes de feuilles.

La récolte de cocons a été si abondante cette année, qu'on en a fait des achats pour l'étranger à un prix très avantageux.

LA FILATURE.

On le cocons très vite à la manière du pays; il suffit de 5 à 6 jours pour en filer 50 à 60 oques.

Le long-guindre est produit par les gens du pays, du préférence au court-guindre.

Pour apprécier l'industrie sericicole de Brousse, il suffit de savoir qu'on y produit de 3 à 100 balles de soie filée par les habitants. La filature à la vapeur produit une belle qualité de soie qu'on envoie à l'étranger.

Lorsqu'on veut améliorer une industrie, il faut lui donner non seulement les moyens de faire de beaux produits et au meilleur marché possible; mais aussi et surtout de lui ouvrir des débouchés. Cette dernière et importante considération provoque les propriétaires à augmenter leurs produits et à accroître leur richesse. L'établissement des filatures à la vapeur dans la ville de Brousse doit être considéré comme nécessaire aux producteurs et utile au gouvernement. Car non seulement ces filatures améliorerait les produits du pays en donnant à la soie une qualité supérieure; mais aussi elles ouvriraient de nouveaux débouchés par la vente de cette soie à l'étranger.

Les propriétaires producteurs de feuilles et de cocons ne paient pas d'impositions sur leurs produits. Ce sont les producteurs de soie, les filateurs qui paient la dîme au gouvernement.

Pour faire ressortir tout l'intérêt qu'on a à encourager cette industrie et pour appeler toute l'attention des capitalistes étrangers et les engager à fonder des filatures dans d'autres centres de production de soie où il en manque, à Andrinople, par exemple, nous présenterons quelques remarques, sur les filatures.

Il y a à peine quatre ans, que les filatures se sont établies à Brousse, et déjà les producteurs apprécient les avantages qu'elles leur offrent, car ils sont parvenus à réaliser de beaux bénéfices.

Avant l'établissement d'une filature dans un centre de production de soie, on craint et avec raison que les gens du pays habitués à filer eux-mêmes leurs cocons ne veuillent pas les vendre. Il faut avoir un certain courage et être doué de l'esprit de savoir faire pour venir affronter cette chance; cependant la filature a été fondée au bien aux producteurs et le désir de gagner quelque argent peut faire surmonter toute les obstacles. C'est ainsi qu'au bout de quatre ans nous voyons toutes les filatures de Brousse fournies d'une quantité prodigieuse de cocons que les producteurs n'imporunent plus apporter une fois aux établissements. Il y a dans le cœur de l'homme tout d'attraction pour le gain, que le fait suivant en est une preuve irrécusable. Cette année, l'étuve de M. Pavlaki étant dérangée au moment de la vente de cocons, les producteurs de cocons s'intéressant à une prompte réparation attendaient des journées entières, au milieu de la cour, avec leurs cocons, le moment de s'en défaire.

Il y a dans la ville de Brousse quatre filatures, dont trois à la vapeur et la quatrième dite des Arméniens montée sur l'ancien système abandonné depuis longtemps en Europe. Dans ces filatures, il y a 230 bassines, dont 40 dans la filature de M. Falguès, 60 chez M. Pavlaki, 80 chez les Arméniens et 50 dans la nouvelle filature dite du Pacha. La somme totale de la production de soie dans ces quatre filatures peut être évaluée de la manière suivante: une bassine produisant, terme moyen, 90 drames de soie par jour, les 230 bassines nous donneront 20,700 drames ou bien 51 3/4 d'oques par jour, et dans 250 jours de travail, ce sera 12,8321/2 oques de soie qui à 70 francs, portera la somme totale de la production à 901,175 francs c'est-à-dire à 1,057,297 piastre à 1 1/2 le francs. Cela fait au gouvernement pour la dîme à prélever, dans ces quatre filatures, une somme de 505,729 piastres. N'est-ce pas un résultat prodigieux qui doit solliciter l'attention du gouvernement à encourager l'établissement des filatures dans toute l'étendue de l'empire et à chercher à parvenir d'en compter 400 au lieu de 4?

Pour engager les capitalistes étrangers à fonder de pareils établissements, je me fais un devoir d'exposer le plan économique d'une filature à 250 bassines, telles que M. Maréchal de Brousse pourra en construire.

Construction de la filature et de la coconière	25,000 fr.
Confection de 50 bassines et tours à filer.....	12,500 "
Pour une chaudière et une machine à tourner.....	3,500 "
Fonds nécessaires pour l'achat des cocons, devant se renouveler deux fois par an	70,000 "
Total du capital foncier. . .	110,000 fr.

Pour alimenter ces 50 bassines pendant toute l'année, il faut 90,000 kilogrames de cocons; en supposant que le kilog. se vendît 2 francs, l'achat général serait de 180,000 fr.

Les 50 fileuses et trois tireuses de cocons à 75 centimes l'une par jour, en mettant 260 jours de travail par an ferait..... 10,335 "